Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 23 (1963)

Artikel: Le monadisme de Francis Maugé

Autor: Gex, Maurice

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-883351

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le monadisme de Francis Maugé

par Maurice Gex

Le monadisme[1] *en France depuis le XIX*e *siècle*

Si l'esprit français semble répugner dans une certaine mesure au monadisme – alors qu'une nuée de monadistes s'est signalée en Angleterre et aux Etats-Unis depuis le XIXe siècle[2] – il est possible cependant de citer quelques penseurs français se rattachant à cette philosophie.

Le plus grand pluraliste français du XIXe siècle, CHARLES RENOUVIER (1815–1903), dont l'influence a été si profonde et si persistante sur le pluralisme américain, en particulier par l'intermédiaire de W. James, a, comme on le sait, écrit une *Nouvelle monadologie*, en collaboration avec son ami PRAT. Renouvier a reconnu avoir été influencé par le polythéisme hellénique de son ami LOUIS MESNARD. Il le fut aussi par les théoriciens du socialisme FOURIER et PROUDHON qui, tous deux, furent partisans de la monadologie leibnizienne, surtout le premier.

On a pu dire très exactement: «La monadologie de Renouvier est celle de Leibniz moins l'infinitisme[3].»

La monade leibnizienne n'est pas réellement une substance, malgré le vocabulaire même de son créateur; elle est ce qui s'oppose de la manière la plus radicale à l'idée de substance conçue en réaliste: *une activité fonctionnelle;* voilà ce qui a permis à un phénoméniste relativiste tel que Renouvier d'adopter la conception de la monade sans déroger à ses principes. «Leibniz aborda l'idée de l'être par sa nature essentiellement donnée dans la conscience, théâtre unique où elle se présente à nous immédiatement, objective et subjective à la fois. Il

---

[1] Nous emploierons le terme de «monadologie» pour désigner spécialement les philosophies de Leibniz, de Renouvier, de Prat et de Pierre Auger, celui de «monadisme» pour toute autre philosophie ayant recours à la notion de monade, avec ou sans «fenêtres».

[2] JEAN WAHL, *Les philosophes pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, 1920.

[3] E. BREHIER, *Histoire de la philosophie*, t. II, p. 979.

définit cette nature par des qualités consécutives internes, par des relations psychologiquement observables (Force, Perception, Appétition), en sorte que, la nommant *substance*, il ne laissa pas de caractériser l'être, en dehors du procédé réaliste suivi jusqu'alors, par ses fonctions. On peut dire qu'il appliqua ainsi le principe de la relativité à cette définition[4].»

La monadologie de Leibniz est la théorie «la plus solide, et la plus belle, et aujourd'hui la plus vraisemblable, qu'on puisse proposer pour représenter le fond des forces ou existences de la nature».[5] Pourquoi? Précisément parce qu'elle est «la plus sérieuse entreprise qu'on ait jamais tentée de concilier la méthode idéaliste avec une théorie du monde réellement et puissamment objective»[6].

Alors que l'on a coutume de rattacher traditionnellement la philosophie de Renouvier au criticisme de Kant, pour Louis Prat, au contraire, la monadologie est l'aboutissement logique de toute la pensée antérieure de Renouvier, les Critiques comprises, loin d'en être un reniement, et il est vrai que, dès ses premières œuvres, Renouvier avait formulé sa monadologie. D'une part, Louis Prat a été le confident de la pensée intime du maître et cela donne du poids à son opinion, mais d'autre part il ne faut pas oublier qu'il a lui-même poussé le philosophe à écrire la *Nouvelle monadologie* en collaboration avec lui. Voici une confidence peu connue de Renouvier faite à Louis Prat: «Pourquoi Charles Renouvier a-t-il présenté sa doctrine sous le nom de criticisme? Comme je lui posais cette question, il me répondit immédiatement et sans hésitation: «J'ai eu tort, j'ai obéi à une suggestion de mon ami Louis Peisse. J'aurais pu, tout aussi bien et peut-être plus exactement, affilier mes pensées au cartésianisme et surtout à la doctrine de Leibniz. Cela, à tous les points de vue, eût été préférable.[7]»

Il n'en reste pas moins que c'est surtout comme disciple original de Kant que Renouvier a eu de l'influence, et non par ses vues leibniziennes corrigées par son finitisme, encore moins par son eschatologie liée à son personnalisme.

---

[4] Ch. Renouvier, *Histoire et solution*, p. 231–232. – Cité par Roger Verneaux, *L'idéalisme de Renouvier*, p. 58.

[5] *L'Année philosophique*, 1868, p. 82.

[6] *Doctrine de Kant*, p. 387. – Roger Verneaux, *Ibid.*, p. 57.

[7] Louis Prat, *Charles Renouvier philosophe*, p. 25.

Joseph-Pierre Durand de Gros (1826–1900) est une figure étrange et attachante[8]. Né dans l'Aveyron, près de Rodez, il se réfugia en Angleterre après le coup d'état du 2 décembre 1851, et s'y initia aux expériences de suggestions hypnotiques. Il fit des tournées de conférences sur ces pratiques, sous le nom de Philips, en France, en Belgique et en Suisse. Il se rendit aux Etats-Unis où il termina ses études de médecine interrompues par son exil, puis revint dans son domaine familial, après l'amnistie.

Durand de Gros combattit énergiquement le positivisme avec une remarquable lucidité. Il dénonça la «barbarie philosophique» de ces «hommes du fait brut et décousu». «Un fait nouveau, c'est un nouveau problème qui se pose (...). Le fait n'est autre chose que le minerai dont la vérité scientifique proprement dite est le pur métal[9].» «Le positivisme a beau mettre la Métaphysique à la porte de la science, elle y rentre par toutes les fenêtres[10].»

L'idée originale de Durand de Gros est de chercher une harmonie entre science et philosophie. Le philosophe doit suivre les savants dans leurs analyses et se familiariser avec les données complexes des questions que la nature vivante et réelle leur pose.

Le monadisme opère la conciliation entre les thèses opposées du matérialisme et du spiritualisme. Avec le spiritualisme, il admet que la spontanéité et la subjectivité ne sauraient être l'effet contingent d'un certain concours accidentel de parties. Avec le matérialisme, il adopte le principe d'unité de substance. Mais il s'oppose au spiritualisme classique en plaçant la force au sein de la matière, à titre d'élément constituant, alors que le spiritualisme conçoit la force comme extrinsèque à la matière, et il contredit le matérialisme en considérant que la substance unique est de nature spirituelle.

Voyons les rapports que soutient le monadisme de Durand de Gros avec ses connaissances de physiologiste et de magnétiseur.

Pour notre philosophe, l'organisme humain est une association d'unités animales distinctes, individuellement pourvues de tous les éléments essentiels de la vie, mais groupées en un ensemble hiérarchique et harmonieux sous la direction suprême d'un chef.

Cette théorie, nommée *polyzoïsme*, avait été adoptée par les physio-

---

[8] Nous lui avons consacré une étude dans nos *Variétés philosophiques*, p. 103–133.

[9] *Le merveilleux scientifique*, p. 17 et 22.

[10] Durand de Gros, *Variétés philosophiques*, p. 1, no. 1.

logistes pour les animaux inférieurs, tels les annelés, mais non pour les vertébrés. Dans ce domaine, Durand de Gros fut un précurseur, ainsi que l'a reconnu le naturaliste Edmond Perrier qui fut le grand défenseur du polyzoïsme appliqué à tous les êtres vivants.

Ce polyzoïsme a comme corollaire un *polypsychisme*, selon lequel l'axe céphalo-rachidien est une chaîne de «petits cerveaux» dont chacun possède son centre psychique individuel, sentant, voulant, donc conscient, et qui commande une portion de l'organisme total.

Le sociologue GABRIEL TARDE (1843–1904), l'auteur des *Lois de l'imitation*, s'est parfois lancé dans d'audacieuses spéculations métaphysiques qu'il exposait avec lyrisme. Il place la variété dans des agents invisibles et infinitésimaux sur lesquels s'appliquent des lois régulières, car, remarque-t-il, si de telles lois s'exerçaient sur des éléments identiques, l'exubérante diversité des phénomènes ne pourrait jamais en jaillir. Bergson, qui l'admirait beaucoup, écrit: «Des éléments analogues par certains côtés aux monades de Leibniz, mais à la différence des monades leibniziennes, capables de se modifier les unes les autres, voilà ce que Tarde met au fond de la réalité. Divers dès le début, ils accentuent leur diversité sans cesse, grâce à l'action qu'exerce sur eux leur entourage, grâce à celle qu'ils exercent sur eux-mêmes. Ils composent ainsi une société où chacun développe sa propre individualité et, par une espèce de rayonnement, l'individualité des autres. Ils forment un univers auquel le jeu de plus en plus varié des initiatives qui s'accordent de mieux en mieux entre elles donne de plus en plus l'aspect d'une œuvre d'art[11].»

Enfin, à la fin du XIXe siècle et au commencement du nôtre un philosophe, bien oublié aujourd'hui, eut une assez grande notoriété par son activité dans les revues philosophiques: il s'agit de CHARLES DUNAN (1849–1931). Sa conception de la vie fut proche de celle de Bergson, ce que celui-ci reconnaît de bonne grâce dans l'introduction à *L'évolution créatrice*. Il affirme vigoureusement la nécessité de la métaphysique, laquelle n'a pas pour objet «de spéculer ontologiquement sur des objets appartenant à un monde inacessible à notre expérience (...), mais de penser dans leur réalité concrète nous et les

---

[11] GABRIEL TARDE, *Les grands philosophes français et étrangers*, préface de H. Bergson.

autres êtres de la nature»[12]. «La métaphysique est une expérience concrète parce qu'elle est une expérience vécue[13].» Il reprend le programme de Leibniz en prônant une méthode métaphysique d'une fécondité inépuisable, «qui consiste à rattacher étroitement à la connaissance que nous pouvons avoir de la nature, au lieu de l'en isoler, le système de nos idées d'ordre moral. Ce n'est pas de raisonnements plus rigoureux que nous avons besoin, c'est d'idées nouvelles, et mieux orientées que celles de nos prédécesseurs[14].» Selon lui, il faut savoir se contenter en beaucoup de domaines du probable, de l'opinion. «Mais il est des philosophes hantés de ‚l'horrible manie de la certitude' qui comptent [l'opinion] pour rien, persuadés que tout ce qui ne présente pas l'évidence absolue des mathématiques est incertain, donc douteux, donc sans prix pour l'intelligence[15].» L'expérience seule, comprise dans son sens le plus large, nous fait voir «l'infinie complexité des choses». Au lieu de la dialectique abstraite à partir de principes, Dunan recommande en métaphysique l'analogie tirée de l'expérience qui est «un procédé d'explication qu'il ne faut pas dédaigner»[16]. «Le surpême désirable pour l'homme c'est la sagesse, et il n'y a pas de sagesse véritable à mutiler l'esprit humain en l'empêchant d'exercer quelques-unes de ses puissances naturelles parce qu'il a pu lui arriver d'en user mal[17].»

Il y a toujours une intime connexion entre la méthode et la doctrine: l'esprit de la méthode, chez Dunan, est tout à fait caractéristique des philosophes monadistes en général: largeur, souplesse, souci de tenir compte des aspects de la vie morale, des valeurs personnelles, goût de la complexité et de la diversité des choses.

La vie est rapprochée du spirituel, elle présente un caractère transcendant par rapport à toutes ses manifestations physico-chimiques: le vivant est une unité métaphysique, une monade. Seuls les vivants sont véritablement réels: les corps dits bruts ne sont réels que phénoménalement, car ce sont des agrégats d'éléments simples qui, eux, sont aussi des vivants, des monades, donc des êtres absolument réels. «Ce qui fait la réalité d'un objet particulier, c'est sa connexion

---

[12] Charles Dunan, *Les deux idéalismes*, p. 44–45.
[13] *Ibid.*, p. 51.
[14] Charles Dunan, *Essais de philosophie générale*, 5e éd., Paris, 1902, p. 647.
[15] *Les deux idéalismes*, p. 202.
[16] *Essais de philosophie générale*, p. 569, 597.
[17] *Les deux idéalismes*, p. 202.

avec le tout[18].» «L'unité et la multiplicité sont deux notions qui se supposent l'une l'autre, et qui, par suite, sont inséparables[19].»

Un vivant quelconque contient en lui la totalité des autres vivants, et lui-même est exprimé par eux tous.

L'auteur ne parle pas de monades pour désigner les constituants ultimes et réels de l'univers, mais de «molécules». «Pour que les molécules soient absolument réelles, il est nécessaire qu'elles soient organisées et vivantes (...), cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable, parce qu'il peut exister des formes de l'organisation et de la vie extrêmement diverses, et très différentes en particulier de celles que l'expérience nous révèle chez les animaux et chez les plantes[20].»

«La matière brute [n'est] qu'un mode d'existence et un aspect de la matière vivante, seule réelle et subsistant en soi[21].»

Contrairement à Renouvier, Dunan est infinitiste, comme Leibniz: il y a de l'infini dans tout phénomène et par conséquent la cause qui engendre tout phénomène est un infini. Dieu est le vivant suprême, l'esprit pur et absolu.

La raison pure est une faculté intuitive qui saisit l'infini en toutes choses (l'infini n'est jamais le résultat d'une composition de parties).

Dunan a reproché à Leibniz son mécanisme cartésien et l'étrange solution de l'harmonie préétablie qui n'est qu'un «conte en l'air»[22].

Cette philosophie rejoint les thèmes traditionnels du spiritualisme.

Il est remarquable de constater que le physicien Pierre Auger, né en 1899, spécialiste des rayons cosmiques, a cherché à rapprocher les êtres vivants des molécules, comme l'avait fait Charles Dunan, dans un ouvrage extrêmement suggestif: *L'homme microscopique, essai de Monadologie.* Il définit ainsi son propos dans la préface: «J'ai voulu trouver quelque explication des caractères des êtres vivants dans une assimilation aussi profonde que possible avec les édifices du type moléculaire. Ensuite j'ai tenté d'appliquer aux idées elles-mêmes, considérées comme des entités douées d'individualité, des principes semblables. La monadologie générale ainsi obtenue conduit à reconnaître au sein d'un *univers des substances*, aux lois continues, une vaste caté-

---

[18] *Essai de philosophie générale*, p. 545.
[19] *Ibid.*, p. 221.
[20] *Ibid.*, p. 550.
[21] *Ibid.*, note, p. 551.
[22] *Les deux idéalismes*, p. 140.

gorie d'*objets doués d'individualité* ou de forme, aux lois intérieures discontinues. Je propose de ne reconnaître qu'à ces seuls objets la qualité d'*exister*[23].»

Si «les êtres vivants ont un côté ‚machine' qui avait été reconnu déjà par Descartes (...), plusieurs aspects très essentiels de ces êtres rendent en effet intenable leur assimilation à des objets ordinaires et conduisent à leur reconnaître le caractère d'objets absolus»[24].

«L'être vivant s'écarte du monde classique auquel son échelle de dimensions semblait devoir le rattacher nécessairement, et se rapproche du monde microphysique[25].»

«La stabilité normale des espèces, ainsi que leurs variations par sauts brusques, sont des conséquences directes à grande échelle des propriétés correspondantes de stabilité des molécules chimiques ainsi que des changements brusques qui les amènent d'un état stable dans un autre à l'occasion d'une ‚réaction chimique'. Les êtres vivants nous apparaissent ainsi sous l'aspect d'amplificateurs pour ces caractères des molécules: la mutation est l'amplification d'une réaction chimique[26].»

«L'être vivant se présente comme un amplificateur qui amène l'indétermination fondamentale à l'échelle de la liberté (...). La nature profonde de l'homme, être vivant, gît dans sa structure même qui va jusqu'à l'échelle moléculaire sans interposition active de matière inorganisée, sans aucune fissure par laquelle pourraient s'introduire les lois du hasard. C'est sur cette base moléculaire qui n'existe chez aucun objet, aucune machine, si subtilement construits soient-ils, que doivent être fondées son individualité, sa permanence, sa liberté et sans doute sa conscience. Au sein d'un univers livré au hasard, sans structure durable, et qui évolue de façon continue et inexorable vers un chaos raffiné, les êtres vivants sont les seuls objets qui ont un droit absolu à porter un nom pendant leur présence éphémère. Parmi tout ce qui *est*, eux seuls *existent*[27].»

Le grand intérêt des monadistes que nous venons de passer en revue – si l'on excepte toutefois Renouvier et Prat – est qu'ils con-

---

[23] *L'homme microscopique, essai de monadologie*, p. 8.
[24] *Ibid.*, p. 20.
[25] *Ibid.*, p. 24.
[26] *Ibid.*, p. 25.
[27] *Ibid.*, p. 27.

sidèrent leur conception comme un pont lancé entre la science et la philosophie[28]. Nous allons le vérifier une fois de plus en exposant l'œuvre de Francis Maugé.

La personnalité et l'œuvre de Francis Maugé

Francis Maugé (1875–1960) fit carrière dans l'administration, travailla pendant une trentaine d'années à la préfecture de la Seine, participa à la première guerre mondiale, fut maire de Sèvres dans l'entre-deux guerres et reprit une fonction administrative de 1939 à 1944, de nouveau en qualité de maire. Il fit de nombreux séjours à Lausanne où habite sa fille, ce qui lui permit de prendre contact avec les philosophes vaudois.

C'était un homme au corps massif et à la tête forte et large, rappelant celles du poète Paul Claudel et du philosophe Louis Lavelle. D'une exquise courtoisie dans la discussion, il manifestait une grande fermeté de pensée, développant ses idées sur un ton parfaitement objectif, sans se départir jamais de sa sérénité. Il s'efforça de se tenir au courant du mouvement scientifique contemporain, en vue de l'élaboration de son œuvre philosophique.

En 1909, Francis Maugé publia, à titre de thèse de doctorat, *Le rationalisme comme hypothèse méthodologique*, comprenant deux parties: I – *L'hypothèse rationaliste et la méthode expérimentale.* II – *La systématisation dans les sciences. Ses conditions et ses principes.*

Après vingt-sept ans de méditations, il publia, sous le titre général *La destinée et le problème du vrai*, simultanément deux ouvrages qui devaient faire partie d'une tétralogie.

1 – *L'esprit et le réel dans les limites du nombre et de la grandeur*, Alcan, 1937 (N. G.).

2 – *L'esprit et le réel perçu*, Alcan, 1937 (P.).

Ils devaient être complétés par deux autres volumes qui étaient

---

[28] Si nous voulions étendre cette revue des monadistes à tous ceux qui s'expriment en français, nous devrions parler de CHARLES WERNER, ancien professeur de philosophie à l'Université de Genève, auteur d'un exposé très condensé, intitulé *Essai d'une nouvelle monadologie* (15 pages), publié à la suite de *L'âme et la liberté*, Payot, 1960. Citant un philosophe suisse, nous devrions alors mentionner aussi un éminent monadiste suisse qui, lui, s'exprime en allemand: PAUL HAEBERLIN! Il faut savoir se borner, d'autant plus que Paul Haeberlin et Charles Werner sont de purs métaphysiciens: leur monadisme n'est nullement un pont jeté entre la science et la philosophie, comme c'est le cas des penseurs français dont nous parlons.

annoncés: 3 – La nature de l'esprit, 4 – Le rayonnement moral. La deuxième guerre mondiale, malheureusement, a bouleversé les plans du philosophe. Courageusement, après la guerre, il a repris ses travaux et a rédigé trois ouvrages: *L'esprit et la vie; L'esprit, la conscience et le système nerveux; L'esprit et le cosmos.* Ces œuvres dactylographiées ont finalement été condensées en un seul livre: *La synthèse totale des sciences, ses conditions et son principe*, Hermann éd., 1955 (S. T. S.).

La loi de l'esprit

Deux tendances fondamentales et en apparence inconciliables orientent toute l'œuvre: la foi en la raison et l'affirmation que les principes de la raison résultent d'une adaptation tardive de l'esprit humain à son milieu.

Cette double tendance dirige la réflexion dans le sens d'une philosophie spiritualiste en vue de concilier les valeurs que pose cette philosophie et les résultats de la science positive. Un problème est privilégié pour mettre à l'épreuve ces deux tendances, celui du nombre et de la grandeur, autrement dit des mathématiques. Cette enquête, qui débute de la manière la plus positive sur le terrain des mathématiques, vise finalement le problème de la destinée humaine. Deux solutions opposées détruisent le problème de la destinée. Si tout est mécanisme, il n'y a plus de destinée, mais si tout est mobilité, liberté d'indifférence, la destinée s'évanouit également. Il faut concilier la loi et la liberté dans une synthèse supérieure. Résoudre l'énigme de la destinée, c'est connaître la loi de l'esprit. Mais l'esprit ne se manifeste pas seul, il a un antagoniste, l'«autre». On pourrait l'appeler non-moi, matière ou objet. Maugé préfère l'appeler le réel – ce qui ne veut nullement dire que l'esprit n'est pas «réel». Pour déterminer le rapport entre l'esprit et le réel, l'auteur a recours à la notion de loi fonctionnelle qui domine toute la science. L'esprit sera conçu comme la fonction et le réel comme la variable d'une loi fonctionnelle. Il s'agit non pas de dire «ce qu'est l'esprit en soi», selon la tradition philosophique – car c'est là peut-être un problème dépourvu de sens – mais bien ce que *fait* l'esprit quand il réduit les résistances qui s'opposent à son effort, c'est-à-dire quand il se heurte au réel.

Remarquons d'ailleurs que le réel possède une activité propre et que l'esprit n'a pas le monopole de l'activité face à un réel qui serait inerte, passif.

Nous ne pouvons saisir qu'en nous-même d'une manière directe la loi de l'esprit. Comment universaliser cette expérience privilégiée, comment sortir de nous-même? Pour Maugé, l'homme n'est pas séparé de l'univers, il fait partie intégrante du cosmos. Si l'esprit est une réalité, il doit avoir une valeur universelle, cosmique, et ne saurait être apparu brusquement dans l'homme. L'univers perceptible doit nous apparaître comme l'expression d'un esprit invisible: voilà le chemin ouvert vers une monadologie.

Signification des mathématiques

Les domaines de la biologie et de la physique paraissent éloignés de l'esprit pour le sens commun. Par contre, les mathématiques offrent ce terrain privilégié où la liberté maximale des combinaisons intellectuelles a pour contre-partie une résistance minimale du réel. Cependant on aurait tort d'envisager, comme l'a fait Léon Brunschvicg, les mathématiques comme le royaume de l'absolue liberté de l'esprit: il faut éviter cette illusion idéaliste que les mathématiques les plus évoluées semblent confirmer. C'est dans les premiers tâtonnements de la recherche mathématique que le freinage du réel régulateur a le plus de chance de se manifester. La numération suppose une correspondance entre un ensemble de signes considérés dans un certain ordre fixé une fois pour toutes et les éléments d'une collection donnée: ainsi les nombres plongent leurs racines dans la réalité. On peut en dire autant de la mesure. Les deux solutions extrêmes de l'empirisme pur et de l'apriorisme pur sont à rejeter toutes deux, pour être remplacées par une marche à la fois libre et méthodique, semblable à l'adaptation biologique.

L'esprit cherche à substituer à des choses fuyantes et indociles des signes et des symboles maniables et toujours disponibles. Si les axiomes de la géométrie gardent un sens dans le monde des choses, c'est qu'ils ont été suggérés par des propriétés très simples, comme par exemple deux fils tendus entre deux points pour suggérer deux droites confondues. Le raisonnement mathématique se ramène à une expérience mentale au sens de Rignano: l'esprit pense à des opérations réelles portant sur les choses mêmes, alors que par commodité il a remplacé les choses par des symboles, voilà pourquoi les mathématiques ont prise sur la réalité.

Au rationalisme cartésien, issu du platonisme, pour lequel les

mathématiques sont l'œuvre d'une raison souveraine, l'auteur préfère opter pour le mathématisme expérimental de Newton qui envisage les mathématiques comme l'expression d'une adaptation souple et progressive de la pensée au monde.

L'esprit et le réel perçu

Le problème de la perception est la plaque tournante de la philosophie: c'est à partir de lui que les options fondamentales sont prises par le philosophe.

L'auteur estime que nous avons le droit de nous retrouver même dans l'objet physique le plus dépouillé en apparence d'humanité. Notre énergie spirituelle espère se reconnaître dans la source de l'énergie cosmique. Ce fut l'œuvre de Leibniz qui s'efforça de ramener la nature à l'esprit, alors que la science moderne tend à dissoudre l'homme dans la nature. Le véritable philosophe peut s'inspirer de la science, sans pour cela se laisser détourner de son propos philosophique qui est distinct par essence du propos scientifique. (P., p. 15–16.)

On oppose traditionnellement les mathématiques construites par l'esprit au réel physique perçu par nos sens, mais en fait il y a de profondes analogies entre l'objet mathématique et l'objet physique – ainsi que l'a établi par ailleurs Ferdinand Gonseth. Seule la considération des mathématiques comme l'œuvre d'une raison divine, parfaite, autoriserait leur radicale distinction, mais cette conception, on le sait, est repoussée par l'auteur. L'objet physique est construit tout comme l'objet du géomètre: la différence entre eux est que l'objet physique comporte une nouvelle variable objectivement mesurable, le temps, qui ne mord pas sur l'objet du géomètre (P., p. 45).

Dans le passage de l'objet du sens commun à l'objet de la science, il y a dépassement des besoins biologiques, abolition dans une certaine mesure de l'anthropomorphisme, mais l'univers du sens commun et celui de la science sont construits suivant la même loi, l'un est dans le prolongement de l'autre.

Arrivons à la racine même du monadisme de Maugé.

Il y a lieu de distinguer trois formes d'univers. Considérons un objet privilégié pour préciser cette distinction: le cerveau.

Nous distinguerons:

1. *Le cerveau perçu.* C'est une image entre beaucoup d'autres, une pièce anatomique de matière inerte.

2. *Le cerveau percevant.* C'est le cerveau réel, car agissant. Il est le carrefour où se croisent les courants d'énergie qui cheminent dans l'ensemble du corps. S'il s'agit de mon cerveau, ma propre conscience saisit tous ces processus du dedans.

3. *Le cerveau théorique.* C'est celui que la science place à son rang dans l'univers reconstruit. Il est beaucoup plus riche que le cerveau perçu, car il comporte une foule d'éléments hypothétiques et abstraits, nécessaires à la reconstruction d'un univers unifié. (P., p. 113.)

Il n'y a pas identité entre ces trois formes d'univers, mais il existe des correspondances entre elles.

La grande différence entre le cerveau perçu et le cerveau percevant est le fait que le cerveau perçu est le résultat d'un filtrage par les sens, et que ce filtrage ne laisse pas passer l'élément spirituel qui constitue le cerveau percevant. La conscience ne peut passer à travers le filtrage des sens et aucune conscience n'est connue que la nôtre propre, d'une manière directe.

On ne doit pas sacrifier le monde de la science au vécu comme tel et au monde perçu – ce que certains phénoménologues et les existentialistes ne se privent pas de faire. Pour Maugé, l'univers de la science, formé de symboles, n'est pas pure fiction: il constitue une hypothèse indispensable pour rendre un sens à l'idée de vérité et doit permettre de sortir du cercle d'immanence dans lequel nous enferme l'expérience immédiate du pur vécu, en fixant les conditions précises de son raccordement avec le monde perçu.

Maugé insiste sur l'importance de notre corps propre qui se situe au point où se nouent les rapports de l'esprit et du réel et qui se présente toujours sous son double aspect de corps objectif raccordé à l'univers physique et de centre de perspective de tout l'univers. Notre corps percevant est identique pour nous à notre champ de conscience, à la totalité de notre univers sensible, le corps perçu n'étant qu'une minuscule partie de cette totalité – ce qui n'entraîne nulle contradiction, les points de vue étant différents (il s'agit du fameux paradoxe de Bergson, P., p. 202).

Pour obtenir le monadisme, il suffit de généraliser en supposant que n'importe quelle portion de l'univers est exactement dans la situation du cerveau et peut par conséquent donner lieu à trois formes d'univers. Si nous laissons momentanément de côté l'univers reconstruit par la science à coup d'abstractions, c'est-à-dire l'univers théorique, nous sommes alors en présence d'une *réalité bifrontale*, qui en elle-même est unique. Saisie directement dans un sujet, cette réalité est celle du monde intérieur, du percevant, mais filtrée à travers les organes des sens, cette même réalité devient le monde objectif perçu. L'univers de la science résulte d'une élaboration complexe de ce monde perçu. Le philosophe doit disposer d'une méthode de traduction pour passer d'un des fronts de la réalité à l'autre, de celui du percevant à celui du perçu, ou inversement, «de telle sorte que tout phénomène sur le plan subjectif ait sa projection prévisible sur le plan objectif, et que tout fait révélé par les sens ait son homologue dans un monde intérieur, actuel ou virtuel». (S. T. S., p. 9)

La loi de l'esprit, dont nous avons déjà parlé mais que nous devons maintenant préciser, qui s'exprime par une loi fonctionnelle, doit s'appliquer également au front intérieur et au front objectif et, de plus, doit pouvoir s'étendre par extrapolation aux éléments ultimes, aux monades.

Sur *le front intérieur*, l'esprit se manifeste par une activité de fusion et de concentration. L'esprit est un pouvoir de fusion pour Maugé comme la pensée est fonction d'identification pour Emile Meyerson. Toute synthèse intellectuelle est fusion, unification d'éléments harmonisés. Le réel[29] qui s'oppose à l'esprit se manifeste par des dissociations, des oppositions, des tendances inconciliables, une résistance à la fusion des états de conscience.

Sur *le front objectif*, l'action de l'esprit se traduit par la cohésion et l'interpénétration physique. «Si la cohésion est bien une *transposition dans le réel résistant de la puissance spirituelle, antagoniste des masses impénétrables, elle doit se manifester au dehors en réduisant cette impénétrabilité.*» (N. G., p. 278–279.) Le réel est résistance à la pénétration. Sur le plan physique, on peut parler de deux espèces d'énergie: une énergie

[29] Lorsque nous disions tout à l'heure que la «réalité» est bifrontale, il s'agissait de la *réalité totale* contenant à la fois, en elle, l'esprit et le réel, et non pas du «réel» en tant qu'il s'oppose à l'esprit. Dans le vocabulaire de Maugé, le réel n'est pas la réalité, mais un de ses éléments.

spirituelle de pénétration et une énergie mécanique ou réelle de résistance à la pénétration, de choc et de pression, le dualisme de ces deux énergies étant atténué par le fait qu'une même loi – la loi de l'esprit – les relie.

On voit donc que l'opposition fonctionnelle par complémentarité de l'esprit et du réel ne recouvre pas du tout les oppositions philosophiques traditionnelles: pensée-matière, intériorité-extériorité, sujet-objet, puisque chacun de ces termes jumelés contient le couple esprit-réel. «Notre postulat fondamental implique que les variations de l'Esprit doivent être corrélatives de celles du Réel, c'est-à-dire que *le champ des variations de l'Esprit est coextensif à celui du Réel*». (N. G., p. 162–163.) «Si le couple esprit-réel est vraiment le principe qui domine notre vie intérieure, il doit se retrouver dans le monde physique, où cette vie se projette à travers les sens[30].»

Maugé pose sa loi fonctionnelle liant l'esprit au réel à titre d'hypothèse philosophique à vérifier – conformément à la méthodologie des sciences qui doit également s'appliquer à la philosophie, si elle ne fait pas fi de l'expérience conçue dans l'esprit le plus large.

Par cette fonction qui domine tout l'univers, Maugé a renouvelé d'une façon remarquable, en l'harmonisant avec la science moderne, la vénérable et profonde intuition d'Empédocle: le monde est gouverné à la fois par l'Amour qui unit et par la Haine qui sépare. L'Amour est devenu l'énergie spirituelle de fusion, et la Haine, l'énergie réelle de résistance à la fusion, principe de la multiplicité et de la division.

L'auteur précise son monadisme au moyen d'une représentation spatiale intuitive qui, il le sait bien, sera peu goûtée des savants qui la considéreront comme arbitraire. En effet, elle échappe forcément au critère de la mesure et de la traduction mathématique, car elle cherche à représenter qualitativement les éléments de toute réalité. Nous pouvons accorder à cette représentation au moins une valeur symbolique. L'univers est rempli d'un tissu formé de monades au contact les unes avec les autres. La monade est constituée au centre par un élément résistant à la pénétration, qui circonscrit son domaine d'inviolabilité. Cet élément est le grain de réel, entouré d'une zone où l'esprit s'offre à la pénétration des autres éléments. Cette zone

---

[30] Francis Maugé, *Le facteur spirituel de l'énergie*, in Revue philosophique, oct.–déc. 1955, p. 434.

marginale d'interpénétration s'élargit ou se rétrécit selon que le grain de réel inversement se contracte ou se dilate. Le vide spatial est représenté par un tissu de monades dont le noyau central est détendu, peu contracté, la zone marginale d'interpénétration étant, de ce fait, très étroite. Si, au contraire, le noyau se resserre, permettant une large dilatation de la zone d'interpénétration, alors apparaît de la matière condensée à forte cohésion. L'espace est rempli par «le tissu continu de monades, dont notre hypothèse de travail nous suggère la structure encore peu condensée et relativement homogène, sauf au voisinage des masses, dont les éléments réels, contractés jusqu'à l'extrême limite où leur résistance à la pénétration ne peut plus être surmontée, se pressent en une matière opaque, qu'entoure une large zone marginale d'interpénétration». (S. T. S., p. 122)

Des courants d'énergie traversent le tissu monadique: l'auteur parle alors de chaînes de monades polarisées, mais ces considérations nous entraîneraient trop loin.

Maugé a tenté une minutieuse vérification de son hypothèse monadique en faisant appel successivement à la physiologie du système nerveux, au fonctionnement de la cellule, à la vie embryonnaire, à l'évolution des espèces, enfin à la structure du cosmos telle que l'astronomie et la physique contemporaines nous la révèlent. Nous ne pouvons songer à suivre l'auteur dans ce labyrinthe: nous nous contentons d'esquisser les principes de sa philosophie monadique.

Signalons toutefois, en guise d'exemple, l'usage que fait l'auteur des travaux de Lapicque sur la physiologie du système nerveux, sur la chronaxie des nerfs, etc. Notre conscience n'est pas un état permanent de l'esprit, car on peut la considérer comme une intégrale de processus élémentaires se produisant dans le réseau de neurones, dont les contacts, rétablis et rompus par le passage du courant de dépolarisation, correspondent sur le front intérieur au réveil et à l'évanouissement de la conscience.

La philosophie que nous analysons adopte des solutions modérées et équilibrées sur les points essentiels. La liberté se manifeste partout dans l'univers (esprit) ainsi que le déterminisme (réel).

«Nous sommes libres, non de faire ce qui nous plaît, à l'abri de toute contrainte, mais d'accepter ou de refuser l'option qui nous est offerte entre la pétrification de nos structures et leur remise en question par la concentration de notre esprit sur des thèmes d'organisation.» (S. T. S., p. 37.)

L'ambition de Maugé est d'esquisser une synthèse totale capable de rallier les esprits de bonne volonté au sein d'une sagesse commune.

«Si les principes pouvaient être dégagés d'une synthèse intellectuelle, répondant aux mêmes préoccupations que celles qui ont inspiré le présent essai, le problème de l'unité de la foi serait résolu, non par la contrainte, mais par un consentement unanime. (...) Si tous les esprits sincères pouvaient se rallier à une vérité, retrouvée identique à elle-même à travers toutes les sciences et toutes les religions, unissant la mystique à la raison tendue au maximum de ses forces et de ses exigences, les instincts sans contrôle pourraient seuls s'opposer et la dialectique perdrait tout pouvoir pour les parer de ses faux-semblants.» (S. T. S., p. 187.)

Signification du monadisme

Le monadisme apporte une solution originale au problème du réalisme et de l'idéalisme, en satisfaisant également à ces deux tendances.

Partons de cette proposition que ce qui n'agit pas n'est pas. Toute existence authentique suppose une certaine activité, une certaine initiative qui la fonde. Comment concevoir dès lors un pur en-soi, comme la matière, qui serait, selon le cartésianisme par exemple, une existence statique et toute passive, pétrie d'inertie? Pour les idéalistes la chose est impensable: ils ont compris qu'une réalité matérielle ne peut soutenir son existence que si elle est reliée à un sujet d'inhérence, à une conscience qui la perçoit. Tout objet suppose un sujet par complémentarité.

La solution apportée par le monadisme est à la fois totalement idéaliste et totalement réaliste: elle affirme que *tous les objets sont des sujets ou des groupements de sujets*, ce qui permet d'échapper à toute menace de solipsisme. Comme le déclare Charles Renouvier, cette solution permet de concilier «la méthode idéaliste avec une théorie du monde réellement et puissamment objective». En postulant une pluralité de sujets, le monadisme pose une altérité véritable entre ces sujets, ce qui rend cette conception «puissamment objective», donc réaliste et permet, de ce fait, de lancer un pont entre philosophie et science.

Tout phénomène relevant de la science doit pouvoir recevoir une traduction philosophique et réciproquement. Ainsi Paul Chauchard,

neuro-physiologiste, disciple de Lapicque, affirme – sans être monadiste, car il n'est pas un philosophe à proprement parler – qu'il est possible de découvrir dans le fonctionnement du système nerveux l'équivalent, la traduction en termes matériels et énergétiques, de la liberté de choix de la conscience et de la maîtrise de soi.

On a vu comment le physicien Pierre Auger a tenté de rapprocher les éléments de la microphysique du vivant et peut-être même du psychique (monde des idées), à la lumière de ce qu'il nomme lui-même une monadologie. La matière apparaît comme une réalité mystérieuse, un X, que l'on conçoit négativement comme du non-conscient, mais positivement nous ne parvenons pas, sur le plan physique et objectif, à nous faire une idée claire de sa nature. La moderne microphysique conçoit la matière comme recelant une prodigieuse activité interne et non pas comme quelque chose d'inerte: voilà qui peut inciter des physiciens-philosophes comme Pierre Auger à voir dans cette activité non dépourvue d'une certaine spontanéité (explosion d'un atome radioactif), un substitut de l'appétition et de la perception des monades leibniziennes, comme une «pensée» au premier degré.

La difficulté fondamentale de tout monadisme

C'est le créateur de la monadologie, Leibniz, qui a mis vigoureusement en évidence la difficulté foncière de tout monadisme et qui a esquissé une solution avec sa théorie du *Vinculum substantiale*, c'est-à-dire du *lien substantiel*.

Leibniz entendait par là ce qui fait l'unité organique de l'univers. Il faut rechercher, selon lui, si, «au delà des éléments simples que l'analyse métaphysique suppose en tout être complexe [il n'y a pas] (...) une réalité dominant, unifiant ces éléments eux-mêmes, plus réelle qu'ils ne le sont (...) [et] capable de subsister sans eux»[31].

Maugé suppose un tissu continu de monades qui forme la trame de l'univers et qui permet aux multiples influences, forces électromagnétiques, forces gravitationnelles, rayonnements de toutes sortes, influx nerveux, de traverser l'univers dans tous les sens. Mais comment de telles monades, qui dans la représentation objective qu'il en donne s'influencent bord à bord sans action à distance, vont-elles

---

[31] Jean Ecole, *La métaphysique de l'être dans la philosophie de Maurice Blondel*, p. 178.

pouvoir construire des édifices très complexes comme un système nerveux, destiné à coordonner tout l'organisme futur? Il s'agit de coordonner le système même de coordination organique, les connexions unifiantes n'existant pas encore. Il nous semble, quant à nous, qu'un *survol* de la situation est nécessaire – nous employons le terme de survol au sens de R. Ruyer. Des influences bord à bord, sans survol de l'ensemble, sont insuffisantes. Le *vinculum* fournirait l'unification des monades, mais le génie de Leibniz a été incapable d'en déterminer clairement la nature. Voici quelques commentaires d'Yvon Belaval.

«L'idéalisme absolu est infiniment improbable. Il faut passer au réalisme et, pour cela, substantialiser les phénomènes, poser quelque lien substantiel qui donne une réalité *hors de nous* à leur composition même. (...) «La continuité réelle ne peut naître que du lien substantiel» (Leibniz). Mais l'embarras commence – c'est une des difficultés centrales du leibnizianisme – lorsqu'on veut définir la nature de ce lien. (...) [Le *vinculum*] met en relation les monades du composé. (...) Le *vinculum* est l'un dans le multiple, (...) [il] fait l'unité de la multiplicité des monades elles-mêmes. (...) Le *vinculum*, lié aux existences, est un mystère de la création. (...) Nous ne pouvons connaître ce qui *fait* une union réelle, un *vinculum* substantiel, parce que cette action est celle de Dieu[32].»

Maurice Blondel de même, dans sa philosophie de l'action, voit dans le *vinculum* «le complément surnaturel auquel aspire l'ordre contingent tout entier, sans que cependant, ainsi qu'il prend soin de le préciser, la philosophie puisse soutenir une telle thèse avec certitude»[33]. «Il faut dire que ce *vinculum* n'est pas un x qui serait la matière, mais l'action créatrice, le concours divin, la stimulation qui suscite tout le mouvement de la nature et des esprits[34].»

Le *vinculum* est destiné à transcender le morcellement qu'introduit l'hypothèse des monades. Maugé unifie le monde en le supposant partout homogène parce que dominé par la même loi qui unit le réel à l'esprit, mais cette unification de structure ne suffit pas à expliquer, pensons-nous, la puissante convergence des actions monadiques dans l'édification des êtres organisés, le concours des énergies qui élaborent le complexe cosmos.

Cette difficulté se rencontre d'une manière ou d'une autre dans

---

[32] Yvon Belaval, *Pour connaître la pensée de Leibniz*, p. 240–252.
[33] Jean Ecole, *Ibid.*, p. 179.
[34] Maurice Blondel, *L'être et les êtres*, p. 410.

tout monadisme qui, par essence même, place l'accent sur le pluralisme. La monade est déjà un univers complet qui se suffit à lui-même: comment faire *un* univers avec une multiplicité de tels univers? L'harmonie préétablie et l'invocation d'un *vinculum substantiale* sont des tentatives de solution qui se situent à la limite de la pensée philosophique, comme Maurice Blondel le reconnaît loyalement dans le cas du *vinculum.*

Maugé s'interdit d'avoir recours à un *deus ex machina,* tel ce *vinculum* mystérieux: sa pensée se maintient toujours strictement dans les limites des principes posés au départ. Considérant le tissu continu des monades d'espace, l'auteur reconnaît qu'il ne dispose d'aucun centre de coordination pouvant jouer le rôle du cerveau humain. L'univers entier devient le corps de Dieu, c'est-à-dire l'aspect physique extérieur d'une vaste conscience cosmique qui est conscience divine. Celle-ci ne peut ni aider l'homme, ni le connaître. Cependant, «une âme, parvenue à se désaisir des instincts personnels, sent le contact s'établir avec cette conscience cosmique (...) dont la joie se communique à tous ceux qui savent se réintégrer en elle. Cette expérience est celle de la grâce, décrite par tous les mystiques. (...) La grâce n'est plus ici l'effet d'un décret arbitraire.» (S. T. S., p. 185.) Elle est le prix d'une détente spirituelle qui nous permet de nous sentir pénétré par la conscience cosmique, source de renouvellement et de fécondité.